

VIVRE (1952)
de AKIRA KUROSAWA
avec Takashi Shimura Shin'ichi Himori Haruo Tanaka
inspiré de « La Mort d'Ivan Ilich » de Léon Tolstoï
musique Fumio Hayasaka

Bureaucrate appliqué et consciencieux, Watanabe découvre qu'il est atteint d'un cancer de l'estomac. Cette nouvelle est le point de départ d'un nouveau commencement pour lui.

Akira Kurosawa va suivre les derniers moments de Watanabe, (formidable Takashi Shimura, long compagnon de route du Maître japonais) un bureaucrate déjà momifié par 30 ans de bons et loyaux services. L'acceptation de son destin ne dispense pas Watanabe de l'action. En agissant pour les autres il s'ouvre à la vie. Avec une ténacité qu'il n'avait jamais eue, son héros va donner aux citoyens de sa cité où il est fonctionnaire un parc pour enfants, en exhumant des dossiers poussiéreux et abandonnés par les politiques de la ville. Un projet classé non viable par paresse.

Un parc enneigé, un hôpital forcément lugubre, un cabaret de débauche sont les principaux décors dans lesquels va se mouvoir Watanabe. Dans une séquence hallucinante par le vertige qu'elle suscite, cette boîte de nuit où la folie humaine veut oublier la guerre encore proche, le réalisateur nous fait une peinture de ce Tokyo by night, avec l'insouciance d'une nouvelle génération qui ne souhaite que tirer un trait sur un passé de souffrance et s'abîme dans l'alcool et le sexe. L'effervescence de la foule et l'omniprésence des néons nous étourdit et réveille Watanabe de sa longue torpeur.

Kurosawa investit les lieux, les exploite en profondeur avec des moyens purement cinématographiques. Tour à tour expressionniste quand l'espace semble tout droit projeté de la psyché de son héros, ou néo-réaliste quand la caméra s'émancipe dans les rues de Tokyo. Takashi Shimura, dans des scènes dantesques, laisse parfois le spectateur. Difficile d'oublier cette silhouette fantomatique qui, chancelante traverse une grande partie du film. Il fallait un acteur charismatique tel que lui pour supporter le poids d'un tel rôle, et pour marquer durablement les esprits. Aussi lorsqu'il disparaît de la narration, sa présence hante-t-elle toujours l'écran et les lieux qu'il a traversés.

Watanabe prend conscience que son action aidera les autres à mieux vivre, au-delà de la pression sociale, administrative, et l'ignorance pointés du doigt comme des signes, vecteurs de la déshumanisation.

Chaque être humain, comme chez Frank Capra que Kurosawa admirait beaucoup, même par sa plus modeste action, peut contribuer à faire avancer l'humanité. Un propos universaliste dont le monde a si grand besoin.

Un film intense, émotionnel qui vous accompagnera longtemps. Car la sensibilité qui se dégage de ce chef d'œuvre est d'une telle force qu'elle touche à l'universel.